

Jolanta Kowal

Université de Rzeszów, Pologne

<http://dx.doi.org/10.18778/8088-896-8.09>

## **POLONAIS ET ÉTRANGERS : LES NÔTRES ET LES AUTRES DANS LE MILIEU UNIVERSITAIRE DE VILNIUS EN 1803–1825**

Avec la création en 1803 de l'Université impériale de Vilna (succédant à l'École centrale du Grand-duché de Lituanie), une vaste action de recrutement de professeurs étrangers est entreprise à l'initiative de son curateur, le prince Adam Jerzy Czartoryski. L'on voit ainsi arriver à Vilna les fameux médecins viennois Jean-Pierre et Joseph Frank (le père et le fils), le professeur de science vétérinaire allemand Ludwig Heinrich Bojanus, le professeur de droit italien Aloisio Luigi Capelli, l'Allemand Gottfried Ernst Groddeck, professeur de langue et littérature gréco-romaine, ou encore le professeur d'histoire de l'art anglais Joseph Saunders<sup>1</sup>. À l'époque, le recteur Hieronim Stroynowski était convaincu que ces professeurs étrangers contribueraient au développement rapide de son université. Mais les intéressés avaient une assez piètre opinion de l'approche plutôt superficielle du recteur en la matière. Par exemple, dans ses mémoires, le docteur Joseph Frank signale non sans ironie que Hieronim Stroynowski choisit parfois ses professeurs étrangers d'une étrange façon : comme il est de bon ton d'avoir un « cuisinier français, un confiseur napolitain, un palefrenier anglais », le recteur est d'avis que la littérature latine devrait être enseignée par un Romain, la gravure par un Anglais et la médecine par un Allemand<sup>2</sup>.

Dès le départ, l'éminent professeur d'astronomie et mathématicien Jan Śniadecki – qui sera par la suite lui aussi recteur de l'*Alma Mater* de Vilna, en 1806–1815 – s'oppose en revanche fermement à cette idée. En 1803, lorsque commence le recrutement de professeurs étrangers aux chaires vacantes, il prétend que c'est là une idée des Russes. Même si ces étrangers sont les meilleurs

---

<sup>1</sup> Sur les méthodes de recrutement de professeurs étrangers aux chaires vacantes, voir par ex. J. A. Goclon, « Kontakty wileńskiego środowiska uniwersyteckiego z Anglią w okresie kuratorii ks. Adama J. Czartoryskiego w latach 1803–1823: (zarys problemu) », *Przegląd Historyczny*, cahier n° 4, 1985, p. 657–677 ; D. Beauvois, *Wilno – polska stolica kulturalna zaboru rosyjskiego 1803–1832*, trad. I. Kania, Wrocław, 2010, p. 81–94.

<sup>2</sup> J. Frank, *Mémoires*, traduction, introduction et commentaires de W. Zahorski, t. 1, Wilno, 1913, p. 90.

savants d'Europe, dit-il, étant donné la situation particulière de son pays récemment annexé par l'occupant russe, ce dont l'enseignement supérieur a surtout besoin, c'est de spécialistes parlant le polonais. Pour ce professeur patriote et éduqué dans l'esprit des Lumières, c'est une condition *sine qua non* pour la future sauvegarde de l'identité nationale et de la culture polonaise. Dans une lettre à Tadeusz Czacki, il écrit sur un ton polémique :

Permettons aux meilleurs génies européens, aux plus éminents de venir s'installer à Vilna : que feront-ils ? Ils ne donneront pas – ils ne peuvent donner – de bonnes leçons publiques, puisqu'ils ne pourront pas s'expliquer dans leurs langues maternelles ; ils bafouilleront un mauvais latin, n'étant pas familiers de cette langue, et forcément ils enseigneront mal, puisque le latin, même bien maîtrisé, n'est plus apte à expliquer les sciences dans l'état où elles sont aujourd'hui. Je gage que Newton lui-même ne pourrait bien enseigner les bases de l'arithmétique sans bien posséder la langue.

[...] Ces personnalités écriront de savantes dissertations, des œuvres profondes en langues étrangères. Ceux qui en profiteront seront les savants étrangers, peut-être quelques personnes dans tout notre pays, et ils en profiteront tout comme si ces œuvres avaient été écrites à Paris, Londres ou Philadelphie ; mais le pays dans son ensemble, l'édification publique, n'y gagnera rien car ces travaux ne sont pas pour lui. Notre capitale brillera à l'étranger, mais le pays et ses habitants resteront dans l'ignorance<sup>3</sup>.

Son frère Jędrzej Śniadecki, médecin réputé et professeur de chimie, tient le même langage dans une lettre pleine d'amertume adressée en mai 1805 au prince Adam Jerzy Czartoryski. Après des années d'efforts pour développer l'université de Vilna, il s'avoue profondément déçu :

Qu'y ai-je gagné ? La persécution, les humiliations, les tracasseries. Des é t r a n g e r s [c'est nous qui soulignons] m'ont précédé, ont reçu avant moi positions et récompenses, et cela, pour des travaux qui doivent encore venir : voilà qui est censé encourager mon zèle et mon travail ! Vous entendez, Prince, que les étrangers ont droit à de plus grands égards. Pardonnez-moi, mais je suis d'un autre avis à ce propos. Et ce n'est pas par intérêt – car je m'attends à vous convaincre sous peu que ces choses ne me concernent plus – mais uniquement par attachement aux Sciences et

---

<sup>3</sup> Lettre de Jan Śniadecki à Tadeusz Czacki (24 août 1803) citée par M. Baliński, *Studia historyczne*, Wilno 1856, p. 14–15. Plus loin dans la même lettre, il écrit que « la place des savants étrangers appelés dans notre pays est dans les académies et les sociétés de lettres ; les *universitates*, écoles et collèges d'enseignants devraient être réservés aux érudits locaux, à nos seuls compatriotes, car ici, c'est la langue qui fait tout » (*Ibidem*, p. 15).

par le très grand désir que j'ai de les voir se propager rapidement parmi mes Compatriotes. D'emblée la justice demande que les Autochtones aient la priorité sur les Étrangers, comme il en va dans tout autre pays. Si vous pensez que leur donner la préférence se justifie par le besoin d'introduire chez nous les sciences, je penserais plutôt l'inverse. L'intérêt de ces étrangers que l'on aura fait venir sera plutôt qu'il n'y ait jamais chez nous de Sciences ni de Savants, afin qu'ils fussent toujours nécessaires. Si l'on veut avoir les Sciences chez soi, il faut soutenir et encourager les compatriotes, il faut les appeler à cette vocation par intérêt honnête et personnel. L'Angleterre et la France – ces deux pays d'Europe véritablement illuminés – n'ont pas fait venir chez elles d'Égyptiens ou de Grecs mais ont gagné par elles-mêmes leurs Connaissances et leur Art. Quant à la Russie qui, depuis Pierre le Grand, importe et comble de richesses de pédants étrangers : y a-t-elle gagné ses propres sciences ? Certes non, et elle ne les aura pas tant qu'elle n'aura pas chassé pour toujours les Allemands de son Académie des Sciences et de ses Universités. Passés sous le joug de la Russie, faut-il que nous aussi, Prince, nous connaissions le même sort, alors même que nous vivons un temps où il n'y a plus guère que dans les Sciences que nous puissions gagner la gloire ?<sup>4</sup>

On peut deviner que si Jędrzej Śniadecki se sentait ainsi lésé, c'est parce que les nouveaux venus, par exemple les médecins viennois Jean-Pierre et Joseph Frank, étaient clairement favorisés, traités avec des égards particuliers tant par les autorités et le curateur de l'université que par les importants fonctionnaires russes<sup>5</sup>. Les mémoires du docteur Joseph Frank nous fournissent d'abondantes informations allant dans ce sens. Des conflits continuels au sein du corps professoral de l'université de Vilna opposeront ainsi surtout un « parti polonais », en les personnes des frères Śniadecki et de Stanisław Bonifacy Jundziłł, et un « parti allemand » avec à sa tête Joseph Frank et Gottfried Ernst Groddeck. Comme le signale Daniel Beauvois, ces personnages étaient les « combattants » les plus actifs et pouvaient compter à chaque instant sur leur coterie lorsqu'ils passaient à l'action<sup>6</sup>.

Ces animosités mutuelles – car les étrangers, on le sait, ne nourrissaient pas non plus de grande sympathie pour les professeurs polonais – reposaient sur des différences nationales, bien sûr, mais aussi sur des différences idéologiques, politiques ou économiques, ce que nous allons brièvement évoquer dans cet exposé.

Les professeurs étrangers séjournant à Vilna avaient le sentiment que ce serait par leur science et leur expérience que l'université deviendrait un centre d'ensei-

---

<sup>4</sup> *Lettre de Jędrzej Śniadecki au Prince Adam Jerzy Czartoryski, [in] Listy Jędrzeja Śniadeckiego do X. Adama Czartoryskiego, kuratora Wileńskiego Okręgu Naukowego, avec autographes, conservée au recueil XX des Archives Czartoryski de Cracovie, copie et préface avec commentaires de A. Wrzosek, Varsovie, 1903, p. 8–10.*

<sup>5</sup> J. Frank, *op. cit.*, *passim*.

<sup>6</sup> D. Beauvois, *op. cit.*, p. 143.

gnement moderne de même niveau que les autres universités européennes. C'est la raison pour laquelle ils se sont avant tout efforcés de laïciser à tout prix l'institution qui avait été dominée jusque-là par des religieux. On trouve dans les mémoires de Joseph Frank un passage qui en dit long à ce propos. Invité avec son père chez le recteur de l'Université de Vilna, Hieronim Stroynowski, à un dîner de bienvenue où étaient également présents plusieurs religieux (Józef Mickiewicz, Tadeusz Kundzicz, Józef Konstantyn Bogusławski, l'abbé August Tomaszewski et Filip Nereusz Golański – tous professeurs, les trois premiers étant déjà retraités et les deux derniers toujours en fonction), il fait observer à son père la « bêtise » qui s'est affichée sur les visages de ces ecclésiastiques lorsque les deux Autrichiens leur ont parlé des installations qu'une Université bien organisée devrait posséder. Son père émet alors le souhait que les gens comme eux parviennent un jour à « débarrasser » l'université de ces messieurs<sup>7</sup>. Frank ironise ensuite : en quittant l'animation de Vienne, il ne s'était pas attendu à tomber dans un « couvent ». Ces expressions, les observations qu'il a rapportées de cette réception n'auguraient rien de bon en termes de future coopération avec ses collègues. Le sentiment de supériorité manifesté continuellement par les étrangers devait, sans nul doute, blesser les professeurs polonais, et ne pouvait qu'entretenir les conflits et les malentendus.

Cette situation, bien entendu, avait nécessairement des répercussions négatives sur les performances académiques de l'Université de Vilna et sur sa réputation. Les procès-verbaux de réunions scientifiques font souvent état de scandales entre les deux clans de professeurs, Polonais et étrangers<sup>8</sup>. Ces derniers, en minorité, se prétendaient continuellement discriminés. Le fait est que les professeurs polonais saisissaient toutes les occasions qui se présentaient pour faire obstacle à l'arrivée de nouveaux intellectuels étrangers et, par là-même, pour empêcher que ceux-ci ne se multiplient dans les milieux universitaires. Le recteur Śniadecki préférera, par exemple, laisser vacante la chaire d'orientalisme plutôt que d'accepter qu'elle ne soit dirigée par un Allemand, Julius Klaproth. Il s'opposera égale-

---

<sup>7</sup> J. Frank, *op. cit.*, p. 43–44.

<sup>8</sup> Les plaintes et longues dénonciations concernant l'Université adressées au curateur et aux autres fonctionnaires russes étaient très fréquentes. Voir par ex. la lettre de Joseph Frank au prince Czartoryski du 28 décembre 1809 (*Mémoires*, t. 2, p. 68–74). Après un exposé de toutes les irrégularités de fonctionnement de l'Université et de sa plainte contre les autorités académiques, le professeur se propose comme recteur, une nomination qu'il devrait recevoir de l'empereur : « Si vous daignez accepter ma proposition, je vous donne ma parole d'honneur qu'en peu de temps, notre Université deviendra l'une des premières d'Europe, que l'esprit dont elle sera animée s'étendra à tout le pays et que ses habitants béniront cet esprit » (*Ibidem*, p. 74). Dans sa magnanimité, il fixe ensuite lui-même le montant de son salaire de recteur. Le curateur a tôt fait de le calmer et de mettre un terme à ses projets en se prononçant pour le maintien de Jan Śniadecki au poste de recteur.

ment au recrutement d'un spécialiste réputé en économie politique, l'Allemand Ludwig Heinrich Jacob. On pourrait citer beaucoup d'autres cas semblables. Ces façons de procéder étaient incompréhensibles pour le prince Adam Jerzy Czartoryski qui, tout en reconnaissant l'autorité scientifique de Jan Śniadecki, a souvent essayé de l'infléchir sur la question. Dans une de ses lettres datée de novembre 1807, on peut lire :

Je vous en conjure : ne vous laissez pas dominer par l'idée qu'un autochtone, même dépourvu de talent et des connaissances requises, est meilleur qu'un étranger qui les a acquises à un niveau respectable. S'entêter dans cette idée, c'est nous condamner à une longue médiocrité que, mis à part quelques-uns, nous ne saurons pas dépasser. C'est aussi retarder délibérément le progrès de la science dans notre pays<sup>9</sup>.

Toutes ces querelles et malentendus se répercutaient également dans d'autres domaines culturels, notamment dans la vie et la longévité des revues publiées à l'époque, dont les rédacteurs provenaient en grande partie des milieux intellectuels de l'*Alma Mater* de Vilna. Ce fut par exemple le cas pour le *Dziennik Wileński* [Journal de Vilna] publié en 1805–1806, ou la *Gazeta Literacka Wileńska* [Gazette littéraire de Vilna] publiée de janvier à décembre 1806. Le premier comptait dans son équipe de rédaction Jan et Jędrzej Śniadecki, Stanisław Bonifacy Jundziłł, Józef Mostowski et Ernst Groddeck. Ce dernier était dès le départ – dès son arrivée à Vilna – entré en conflit idéologique avec les frères Śniadecki. La participation commune de ces antagonistes à la rédaction du *Dziennik Wileński* – une idée du prince Adam Kazimierz Czartoryski – devait servir à calmer leur conflit, mais l'effet obtenu fut totalement opposé : leurs malentendus et leur animosité réciproque allèrent en s'aggravant<sup>10</sup>.

Śniadecki voulait faire du *Dziennik* une publication strictement scientifique, pratique et d'utilité publique. Il a d'ailleurs contribué personnellement à l'orientation de la revue en y publiant régulièrement de nombreux articles de médecine, biologie, chimie, physique et pédagogie. Ernst Groddeck, en revanche, voulait donner à la revue un tout autre esprit, la considérant surtout comme un magazine littéraire<sup>11</sup>. L'enthousiasme qu'il avait manifesté au départ à la perspective de tra-

<sup>9</sup> A. J. Czartoryski à J. Śniadecki, 27 novembre 1807. Cit. d'après : D. Beauvois, *op. cit.*, p. 145.

<sup>10</sup> Cf. Puławy (1762–1880). *Monografia z życia towarzyskiego, politycznego i literackiego*, L. Dębicki (éd.), Lviv, 1888, p. 135.

<sup>11</sup> Comme le montre la correspondance qu'il entretenait avec son mentor, le prince Adam Kazimierz Czartoryski. Voir la *Lettre d'Ernst Groddeck au prince Adam Kazimierz Czartoryski du 16 (28) avril 1805*, LG Cz, p. 346. Voir aussi la lettre de S. Kłokocki à Groddeck du 21 mai 1805 (*Lettres*, IV, 7) Manuscrits de la Bibliothèque Jagellonne, cote 3097.

vailer à la rédaction de la revue commença donc à s'éteindre progressivement, et avec le temps, les voies et les attentes de Groddeck et des autres rédacteurs du *Dziennik* commencèrent à s'écarter de plus en plus. Les rédacteurs polonais étaient persuadés que leur journal ne paraissait que grâce au travail et aux efforts de leurs seuls compatriotes. On en trouve la preuve dans leur réaction à un compte rendu paru dans un périodique russe à propos de leur journal. Dans le numéro de juin 1805 du *Dziennik*, ils publient la réponse suivante, intitulée Mise en garde :

Le *Siéviernij Viestnik* de Saint-Pétersbourg a publié dans son numéro de mai, en page 176, un compte rendu sur le *Dziennik Wileński* [...]. L'on peut lire dans ce compte rendu que le *Dziennik* avait initialement vocation d'être édité par une seule personne, mais que par la suite, des professeurs étrangers accueillis à l'Université ont modifié le projet du journal et ont entrepris de le soutenir et de l'enrichir de leurs propres travaux. Comme nous constatons que le rédacteur de ce journal est mal informé à ce sujet, nous sommes en devoir de lui signaler, à lui comme à tous ceux qui pensent comme lui, qu'aucun étranger n'a participé à la création du projet du *Dziennik* ni à l'association chargée de le rédiger, à l'exception du Professeur Groddeck qui est installé depuis longtemps dans notre pays et manie bien la langue polonaise. Dans l'*Avant-propos* du *Dziennik*, que le rédacteur de ce périodique a dû lire, nous expliquons suffisamment bien que nous l'envisageons comme un recueil de contributions des compatriotes qui souhaitent nous aider de leur plume, et que les articles des étrangers séjournant chez nous ne peuvent y être insérés qu'à leur demande explicite et avec l'autorisation de la Rédaction<sup>12</sup>.

Cette citation montre combien la question était sensible. On y ressent bien les ambitions blessées et les aspirations des rédacteurs polonais de la revue, Jędrzej Śniadecki, l'abbé Stanisław Jundziłł, Józef Kossakowski et Józef Mostowski, tous membres de l'association qui s'occupait de sa publication. Et même si, dans cette Mise en garde, ils présentent Groddeck sous un jour positif, il est clair que sur beaucoup de points fondamentaux, il n'y avait pas entre eux d'entente cordiale.

À mesure que le conflit s'envenime et que le désenchantement de Groddeck va croissant, ce dernier en vient à créer son propre périodique, la *Gazeta Literacka Wileńska*, censée contrebalancer un *Dziennik Wileński* à vocation encyclopé-

---

<sup>12</sup> *Dziennik Wileński*, 1805, t. I, n° 3 (juin), p. 108. Stanisław Jundziłł rappelle le fait dans ses mémoires : « Après la parution du premier numéro en avril 1805, nous fûmes navrés de lire dans un journal de Pétersbourg, le *Siéviernoï Izviestnik*, qu'à Vilna, un périodique appelé *Dziennik Wileński* avait commencé à paraître après l'arrivée de professeurs étrangers. Aucun étranger n'y était pour quoi que ce soit, mis à part Groddeck dont les stériles gribouillages littéraires n'étaient pas du goût de notre public. Une réponse fut publiée le mois suivant pour signaler l'erreur de l'auteur de cette annonce », [in] *Mémoires de l'abbé Stanisław Jundziłł...*, A. M. Kurpiel (éd.), Cracovie, 1905, p. 86.

dique et orienté surtout vers les sciences exactes. Malheureusement, l'existence de son journal – comme celle de son concurrent – sera de courte durée. Le docteur Joseph Frank, sympathisant de Groddeck, parle de son initiative dans ses mémoires. Il juge l'hostilité des milieux universitaires aux étrangers responsable de la disparition du journal. Il a promis à Groddeck de soutenir sa « Gazette littéraire » en lui soumettant des articles de médecine, même s'il reconnaît que le faible nombre d'abonnés du journal tient aussi à son style peu soigné, sa pédanterie et son manque de variété. Il y a bien, dit-il, des professeurs polonais qui, sachant manier la langue, seraient susceptibles d'améliorer ce style, mais « pas un n'a eu l'idée de soutenir M. Groddeck ». Quand Groddeck a demandé au recteur quelques centaines de roubles de subvention pour pouvoir poursuivre la publication de son périodique, il s'est vu répondre que l'université n'en avait pas les moyens, alors que le recteur venait par ailleurs d'engager, tous frais payés, un « maître de danse » pour la somme de 300 roubles<sup>13</sup>.

Le conflit, du reste, a également un impact très négatif sur le *Dziennik Wileński* dont la position stable sur le marché des périodiques devait être garantie – comme le signale la *Mise en garde* citée ci-dessus – par des rédacteurs et collaborateurs polonais. Au bout d'un an (à partir d'avril 1806), quand le périodique commence à connaître des problèmes de vente, une *Information* désormais insérée dans chaque numéro invite, sur un ton nettement adouci, les étrangers à collaborer également, leur garantissant que les articles soumis seront correctement traduits en polonais. On peut y lire ce qui suit :

Toute personne même extérieure à notre Association souhaitant publier ses travaux dans le *Dziennik* est invitée à les envoyer directement au bureau de la rédaction [...]. Les étrangers installés dans notre pays souhaitant publier leurs textes peuvent nous les faire parvenir dans toute langue européenne : la Rédaction leur garantit une traduction fidèle<sup>14</sup>.

En définitive, ni le *Dziennik* ni la *Gazeta Literacka Wileńska* ne survivront longtemps sur le marché des périodiques. Leurs derniers numéros sont sortis en décembre 1806. Il ne fait aucun doute que les querelles opposant les deux coteries ont été partiellement responsables de leur déclin.

Les conflits et malentendus entre Polonais et étrangers dans le milieu universitaire de Vilna se sont également manifestés sur fond de convictions politiques. Les étrangers ne se donnaient pas la peine de comprendre la situation particulière de leurs collègues polonais dépouillés de leur souveraineté nationale, s'efforçant

<sup>13</sup> J. Frank, *op. cit.*, t. 1, p. 131–132.

<sup>14</sup> « Information » insérée dans tous les numéros de la « Seconde année », soit d'avril à décembre 1806, dans les pages intérieures du journal (non numérotées).

d'entretenir à tout prix et de sauvegarder leur tradition nationale, leur culture, et surtout, leur langue. Ils ne pouvaient pas non plus comprendre les comportements que leur dictait la suite des événements politiques. Ainsi, en 1812, lorsque Napoléon entre en Lituanie, le recteur Jan Śniadecki prend son parti, tandis que les professeurs étrangers, adoptant une attitude opportuniste, restent dans l'expectative. Comme l'écrit Daniel Beauvois, ils sont arrivés à Vilna grâce à de hautes protections dans lesquelles ils voient volontiers une reconnaissance de leurs qualifications, et ils ne sont animés que par le souci de plaire aux autorités qui leur ont assuré de si confortables conditions<sup>15</sup>. Ils se considèrent comme employés d'une institution russe, et le fait que celle-ci soit polonophone leur paraît une « anomalie » à laquelle ils ne doivent pas trop prêter attention. C'est ainsi qu'ils enseignent en français, en allemand ou en latin et ne font pas de progrès en polonais. Ils ne poussent d'ailleurs pas non plus le zèle jusqu'à maîtriser la langue russe, mais ils ne ratent pas une occasion de manifester leur loyalisme, en contraste avec la froideur et la réserve des Polonais. Leur comportement n'est pas dicté par la conviction, mais par l'opportunisme. Par exemple, pendant la campagne napoléonienne, Capelli a mis le code civil au programme de ses cours, mais à la victoire d'Alexandre I<sup>er</sup>, il adresse à celui-ci « une ode dans le style d'Horace ». Joseph Frank organise une soirée musicale et poétique après la victoire des Russes à Leipzig. Le seul Polonais qui ose y paraître est E. Słowacki qui chante la « grande victoire de Leipzig » en un poème. Tous les autres invités à cette soirée sont des étrangers ; Groddeck y déclame en latin un panégyrique traduit ensuite en allemand et intitulé *Alexandre de Macédoine et Tirésias*, Saunders y lit en français une œuvre intitulée *Le Triomphe de la renommée*. Leur ton dépasse la simple révérence verbale : ils rivalisent par leurs flatteries. Ce comportement du clan des étrangers leur vaut les bonnes grâces des dirigeants, mais blesse les patriotes polonais. Pourtant, il ne s'agit pas vraiment de provocation de leur part : c'est plutôt une incompréhension totale des sentiments politiques de leurs collègues polonais<sup>16</sup>.

Ces conflits entre les deux clans se poursuivront jusqu'à ce que les principaux antagonistes ne quittent la scène universitaire, c'est-à-dire jusque vers le milieu

---

<sup>15</sup> Dans ses *Mémoires*, Joseph Frank signale combien il a du mal de comprendre la sympathie du milieu universitaire pour Napoléon. Par exemple, après la victoire de celui-ci contre les Russes à Austerlitz, il écrit qu'à la nouvelle de ce « désastre », les professeurs de l'Université de Vilna, « presque tous des prêtres », se sont réunis à déjeuner chez le recteur Stroynowski pour trinquer à la santé de Napoléon. Il y voit une terrible ingratitude envers le tsar Alexandre qui leur assure pourtant des conditions d'existence bien meilleures qu'ils ne le méritent (J. Frank, *op. cit.*, p. 128). Le soutien à Napoléon en Lituanie a commencé à se manifester après sa victoire d'Austerlitz.

<sup>16</sup> D. Beauvois, *op. cit.*, p. 141.

des années 1820. En 1823, Joseph Frank quitte Vilna pour rentrer à Vienne ; un an plus tard, Stanisław Bonifacy Jundziłł part à la retraite ; Gottfried Ernst Groddeck meurt en 1825, et Jan Śniadecki cesse d'être le recteur de l'université. En outre, toutes leurs anciennes querelles et rivalités n'ont désormais plus lieu d'être, car ce sont des fonctionnaires russes qui prennent la direction de l'université. La fermeture de l'*Alma Mater* de Vilna en 1832 marque la fin d'une époque dans l'histoire de l'éducation en Lituanie. Force est de reconnaître, objectivement, que les professeurs étrangers y ont joué un rôle considérable à côté des Polonais. Les noms de Joseph Frank, Ludwig Bojanus ou Ernst Groddeck sont bel et bien entrés dans l'histoire de l'Université de Vilnius. De nombreuses personnalités célèbres ont fait partie de leurs étudiants, à commencer par Adam Mickiewicz.

### **The Poles and foreigners, or “fellows” and “strangers” in the scientific community of Vilnius University between 1803 and 1825**

Along with the vocation to exist in 1803 for Imperial Vilnius University, an extensive search action of recruiting foreigners to professorial positions started on the initiative of the Rev. guardian – Adam Jerzy Czartoryski. The professors-Poles, gathered around Jan Śniadecki, opposed to this idea from the very beginning. This division into the Poles and foreigners will begin to tell on itself within the scientific community of the college from now on. Not only ethnic, but also of outlook, political and economic differences were the underlying reason for a mutual animosity. Of course it had a negative influence on the efficient scientific activity of Vilnius University, for example, on publishing magazines which editors were predominantly recruited exactly from the intellectual circle of Vilnius Alma Mater. These fights among both clans had lasted till about 1825 when their chief participants (G.E. Groddeck, J. Frank, J. Śniadecki or S.B. Jundziłł) left the stage.

**Keywords:** „Dziennik Wileński” – foreigners – Frank Józef – Polish People – Śniadecki Jan – Vilnius University – Vilnius

**Mots-clés :** *Le Journal de Vilnius* – les étrangers – Frank Józef – les nôtres – les Polonais – Śniadecki Jan – Université de Vilnius – Vilna